

## Un regard espiègle et lucide

Irmgard Keun, *Quand je serai grande je changerai tout*, roman traduit de l'allemand par Michel-François Démet, Paris, Balland, 1985.

Diane-Monique Daviau

Volume 28, Number 4 (166), August 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1986). Un regard espiègle et lucide / Irmgard Keun, *Quand je serai grande je changerai tout*, roman traduit de l'allemand par Michel-François Démet, Paris, Balland, 1985. *Liberté*, 28(4), 114–117.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

## UN REGARD ESPIÈGLE ET LUCIDE

*Irmgard Keun, Quand je serai grande je changerai tout, roman traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Paris, Balland, 1985.*

Devenue du jour au lendemain un écrivain populaire grâce à l'énorme succès qu'avaient connu ses deux premiers romans, *Gilgi* (1931) et *La jeune fille en soie artificielle* (1932), Irmgard Keun, alors âgée de 26 ans, vivait en exil depuis un an lorsque les éditions Allert de Lange publièrent en 1936 le roman dont une traduction française vient de paraître sous le titre *Quand je serai grande je changerai tout*.

D'abord sténo, puis comédienne, Irmgard Keun a connu une vie très mouvementée et plusieurs épisodes sont passés directement dans les livres qu'elle a écrits. Mais le sort réservé à Keun et à ses livres est aussi intimement lié à l'histoire de l'Allemagne.

En 1933, les deux premiers romans de Keun sont saisis chez son éditeur. Keun réagit énergiquement et réclame même des dommages-intérêts auprès du tribunal de première instance à Berlin. Cela lui vaudra d'être interrogée par la Gestapo et ses livres seront interdits, brûlés. En 1935, Keun s'exile, d'abord en Belgique. *Quand je serai grande...* paraît à Amsterdam l'année suivante. C'est l'année où Keun se lie avec Joseph Roth; passionnée, difficile, la liaison prendra fin au printemps de 1938. Avec Roth, Keun vivra d'abord en Belgique, puis en France, en Litu-

nie, en Pologne, en Autriche et aux Pays-Bas. C'est assis à la même table, dans des cafés ou à l'hôtel, que Roth écrira *La Crypte des capucins* et Keun, *Après minuit*, paru chez Querido à Amsterdam en 1937. Après la mort de Roth en 1939, on retrouve Keun aux États-Unis, en France et aux Pays-Bas. Puis, lasse de l'exil, Keun, que les autorités allemandes croient morte, revient en Allemagne avec de faux papiers et y vit illégalement jusqu'à la fin de la guerre. Une fois la guerre terminée, Keun continue cependant à vivre retirée, solitaire, ne parvenant pas à reprendre contact avec la vie littéraire en Allemagne. Les livres qu'elle publie sont passés sous silence. Rapidement connue, elle tomba tout aussi vite dans l'oubli. Ce n'est qu'en 1979, lorsque les éditions Claassen rééditèrent ses œuvres en allemand, qu'on recommença à lire Irmgard Keun et qu'on la découvrit vraiment. En 1981, elle fut la première récipiendaire du prix Marieluise-Fleisser. Keun mourait quelques mois plus tard à l'âge de 72 ans.

«Auteur des années 30», Keun fait partie de ce petit groupe d'écrivains dont on dit aujourd'hui qu'ils ont mis dans leurs livres la «réalité allemande» de leur époque. Et c'est là que réside l'intérêt principal des livres de Keun, dans tout ce qui constitue le contexte social, politique, culturel dans lequel les romans de Keun ont été écrits.

Chacun de ses livres s'avère un témoignage historique, chacun étant relié à une époque et à des lieux précis où Keun entremêle événements politiques et destins individuels. Sans jamais chercher à déployer un panorama ou à faire un bilan de l'époque, Keun réussit cependant, par la précision de ses observations, à inscrire les comportements et les gestes quotidiens qu'elle décrit dans un contexte socio-politique tellement bien circonscrit que chacun de ses romans devient également la chronique critique d'une époque.

Dans *Quand je serai grande...*, c'est à la fin de l'empire et à la première guerre mondiale que la jeune héroïne est confrontée. La fillette de onze, douze et

treize ans jette un regard lucide et espiègle sur son entourage qui lui semble terne, sans imagination et terriblement autoritaire. Elle n'a qu'un allié, monsieur Kleinerz, un voisin, le seul autour d'elle qui n'a pas encore tout à fait oublié ce qu'est le monde de l'enfance. Pour échapper à la réalité ennuyante de la famille, de l'école, de la guerre, la fillette invente des mauvais tours auxquels l'entourage réagit évidemment fort mal. A travers ces réactions, c'est la façon de penser et de se comporter de la petite bourgeoisie allemande de l'époque que Keun cerne de toutes parts. Les points de vue et comportements réactionnaires de l'entourage trahissent des états de conscience et d'inconscience étroitement liés à la mentalité sous-jacente aux événements socio-politiques.

Dans le chapitre central du roman, la fillette écrit à l'empereur: «Et j'écris à l'empereur que j'ai parlé avec des adultes très intelligents qui pensent que la paix, c'est bien mieux que la guerre, que d'ailleurs la guerre a maintenant assez duré, que c'est une cochonnerie, qu'en tant qu'empereur, il doit quand même le savoir et qu'il faut qu'il soit toujours enfermé dans son château pour gouverner, mais que moi, je peux courir partout et entendre ce que disent les gens. Et que le mieux serait qu'il abdique.» Mais la lettre est interceptée à Berlin, le père de la fillette est convoqué à la préfecture de police et la fillette sera renvoyée de l'école. «Nous ne voulions rien faire de mal, nous voulions faire le bien — personne ne nous dit pourquoi c'était mal —, ils se contentent tous de dire que nous avons été tellement effroyables qu'il n'y a pas de mots pour ça.» Et pourtant, ce sont les adultes qui ont mal agi, ils ont fait quelque chose, dira l'enfant, «qui ne se fait pas». Elle décide donc de partir en voyage «pour voir l'empereur et lui dire qu'on lit ses lettres. Parce que ça ne se fait pas. Je le sais très bien, parce que Tante Millie a voulu un jour lire une lettre adressée à ma mère».

Ce qui fait la force des livres de Keun, l'authenticité et l'intensité, porte en même temps ses propres limites. L'auteur met généralement en scène des pro-

tagonistes spontanés, jeunes et naïfs, la plupart du temps des jeunes filles, et l'histoire, racontée de leur point de vue, avec leur langage, est limitée à ces perspectives restreintes, à la mentalité des personnages, au style narratif qui est le leur. Mais Keun atteint son but: ce qui a l'air d'un truc s'avère efficace, ses livres se lisent d'un trait, ils sont toujours drôles, pleins de verve et d'humour, le ton est alerte, le regard lucide, critique. Ses livres, en mêlant la fraîcheur des personnages à l'ironie désabusée de l'auteur, laissent un arrière-goût de nostalgie, celle de l'enfance qui veut chaque fois changer le monde. Et n'y arrive jamais.

*Quand je serai grande je changerai tout* est le livre le plus léger que Keun ait écrit. Ce n'est pas le meilleur. Le plus important, le plus réussi est sans doute *Après minuit*, ce roman du «fascisme ordinaire» qui raconte, autour de la visite du Führer à Francfort en 1935, le quotidien dans ce qu'il a d'épouvantable. *Après minuit* montre les suites de ce que Keun avait présenté dans *La jeune fille en soie artificielle* et où l'on voyait la catastrophe approcher: la fin de la république de Weimar, et, sur ce fond, les expériences quotidiennes de personnages à la recherche d'une nouvelle vie, quelque part en chemin entre le rêve et la réalité, essayant de parler, essayant de se taire, prisonniers de leurs angoisses, de leurs espoirs. Il faudrait lire aussi *Tendre Ferdinand*, dont l'action se passe après la deuxième guerre mondiale, et *Gilgi*, le tout premier roman de Keun, drôle et triste, qui fut à l'époque un best-seller qu'on pouvait se procurer dans les gares, aux kiosques à journaux, et qui fait lui aussi le tour de cette existence provisoire dans laquelle se débattent et dont cherchent à sortir tous les héros d'Irmgard Keun.